

## **Edda P.-S.**

**«Nous avons dû tous partir. Plus d'industrie, rien»**



**Edda P.-S., f., née en 1928, originaire de Poschiavo dans les Grisons/Suisse, de 1945 à 1951 à Coire, depuis 1955 à Zurich**

*Où as-tu grandi?*

Je suis née en 1928 à Coire. C'est à Poschiavo que j'ai grandi, j'y ai fait l'école primaire et secondaire. Quand j'ai eu sept ans, mon frère est né, puis ma sœur en 1938 et en 1942, encore un frère.

La famille de ma mère venait de la Valteline. A l'époque de la Contre-Réforme, comme ils étaient protestants, ils se sont réfugiés à Poschiavo. Les parents de ma mère ont émigré en Espagne. Les enfants sont tous nés en Espagne. Vers 1907, ils sont revenus en Suisse. Le grand-père tenait le restaurant «Chalet della Stazione» à Poschiavo. Il est mort jeune. La grand-mère s'est remariée.

Mon père était paysan et instituteur, c'est chez lui que je suis allée à l'école, mais je n'aimais pas ça. Il était très sévère avec moi, beaucoup plus qu'avec les autres.

*Qu'est-ce que vous faisiez dans vos loisirs?*

D'abord, nous devons faire nos devoirs. S'ils n'étaient pas bien écrits, mon père les déchirait et je devais les réécrire au lieu d'aller jouer dehors. Mais nous vivions bien lorsque nous étions enfants. Nous pouvions jouer dehors, dans la rue, nous jouions à cache-cache jusqu'à huit heures du soir.

*Qu'est-ce qu'on vous servait à table?*

Pendant la guerre, on n'avait pas souvent de la viande. Tout était rationné, mais nous, nous avions des œufs, du lait et du fromage. Une fois par an, on tuait le cochon. Et chaque fois, tout de suite après, j'avais le visage plein de boutons à cause de toute la viande et des saucisses. Une fois, ils ont suspendu un tas de saucisses dans une pièce attenante et ils sont allés manger. Quand on est redescendu, il n'y avait plus de saucisses – volées.

*Est-ce que tu as dû aider à la ferme?*

Oui. On nous réveillait à six heures. Nous devions étaler le foin et, l'après-midi, le ratisser et le mettre en tas. Je n'aimais pas aider. Le travail des champs m'a toujours fait horreur.

*Qu'est-ce que tu voulais faire plus tard quand tu étais petite?*

A l'âge de douze ans, j'ai dit au père: «Quand je serai grande, je veux être serveuse.» Lui m'a dit: «Pas question.» On a tous fait des études. Ma sœur est jardinière d'enfants, mes frères ont passé leur baccalauréat. Le père a dit: «Tu dois apprendre un vrai métier.»

A 16 ans, je suis allée à Balgach dans la vallée du Rhin, pour apprendre l'allemand. Là-bas, j'ai travaillé comme une bête de somme. Pour 40 francs par mois, je devais faire le ménage et laver le linge, le repasser et chauffer avec du coke – c'était pendant la guerre. Le père ne me croyait pas. Alors, un oncle est venu à Saint-Gall, il était inspecteur des postes. Je lui ai raconté combien ma vie était dure. Il a écrit chez moi, qu'ils viennent me chercher tout de suite. Ensuite, j'ai pu rentrer chez moi. Je n'avais pas envie d'aller à l'école. Mais j'ai quand même suivi les cours de l'Ecole ménagère pendant une demi-année. Ensuite, maman a dit: «Tu pourrais suivre un cours de couturière à l'Ecole ménagère.» Ça aurait duré encore une demi-année. Je me suis dit: «Si je dois encore faire un cours de couture, je me jette dans la rivière.»

Après, le père m'a envoyée en Suisse romande pour que j'apprenne le français. Par l'intermédiaire du pasteur, il a trouvé un emploi chez une dame de 97 ans. Je devais lui faire la lecture et faire un peu de cuisine. Dans les cours de français, j'ai fait la connaissance de Suisses allemands. Ils organisaient une fête de Suisses allemands avec leur musique, des ländler, mais en fait, je n'avais pas le droit de sortir. J'ai attendu que la dame se soit endormie et je me suis faufilée au-dehors, mes chaussures à la main. A cinq heures du matin, je suis rentrée à la maison, de nouveau avec mes chaussures à la main. A huit heures, elle m'a réveillée et m'a dit: «Ma petite, on va à l'église.» – «Non, j'ai mal à la tête.» J'ai fait ça deux ou trois fois, jusqu'à ce qu'elle me coince. Elle a écrit à mon père qu'elle ne pouvait plus prendre cette responsabilité et j'ai dû retourner chez nous.

Une amie m'a téléphoné et m'a raconté qu'elle travaillait à Thoune, dans un superbe «tea-room», et que je devrais la rejoindre. Mon père a refusé, mais je lui ai tenu tête, jusqu'à ce que je puisse y aller. J'étais dans le service à Thoune. C'était drôle, il y avait beaucoup de soldats. En fait, je voulais travailler au restaurant, j'avais 18 ans. Le «Grand Hotel Alpina» de Gstaad avait mis une annonce dans les journaux, ils recherchaient une serveuse de restaurant. Ils m'ont placée au bar. Il y venait des clients importants comme le roi Farouk. J'ai fait la saison là-bas, c'était bien. C'est comme ça que je suis devenue serveuse. Après je suis allée à Zurich et je ne suis plus repartie. Ça n'a pas fait plaisir à mes parents, mais moi, j'ai eu beaucoup de joie dans mon métier.

De temps en temps, je rentrais chez nous pour quelques mois, parce que j'avais le mal du pays. En 1952, à 22 ans, j'ai eu ma fille. Plus tard, j'ai fait la connaissance de mon mari.

*Tu n'as jamais regretté de ne pas être restée au Puschlav?*

Qu'est-ce que j'aurais fait au Puschlav? Nous avons tous dû partir. Pas d'industrie, rien.

*Qu'est-ce que tes parents t'ont transmis? Qu'est-ce qui était important pour eux?*

L'important pour eux, c'était d'être honnête. Mon père était aussi caissier de la laiterie et il gardait tout l'argent dans son bureau. Il disait: «Si l'un d'entre vous ose chiper quoi que ce soit dans ce bureau...» L'exemple que nous ont donné nos parents a été décisif pour notre vie.

*Vous alliez souvent à l'église?*

Tous les dimanches. Mon père était organiste. Il y avait l'école des protestants et l'école des catholiques. Nous n'avions aucun contact avec les catholiques. Les protestants étaient en minorité à l'époque. On ne les aimait pas. On aurait préféré les voir tous partir.

*Tu as encore des contacts avec des gens du village?*

Oui, avec ma meilleure amie d'autrefois. On s'est revu dans les réunions d'anciens élèves. Nous continuons à nous écrire. Une autre avec qui j'ai des contacts, habite à Regensdorf.

*Tu te souviens de tes premières impressions de Zurich?*

Que des déceptions. Il y avait des gens hypocrites, et je n'arrivais pas à comprendre qu'on puisse être comme ça, qu'il y ait des gens aussi méchants. J'étais vraiment naïve. Un exemple: J'avais une chambre chez une madame N. dans la rue Asylstrasse. Je devais traverser le salon pour aller dans ma chambre. Je suis rentrée, j'ai ouvert la porte, je suis allée aux toilettes et quand je suis revenue dans ma chambre, ma clé avait disparu. La logeuse s'est mise en colère et m'a menacé de faire venir la police. Je me suis mise à pleurer. Une femme est arrivée et elle a dit: «Fais ta valise et viens chez moi.» Elle habitait dans la

Breitensteinstrasse. J'ai pu dormir quelques jours chez elle et puis j'ai su que c'était une putain. Je ne savais pas ce que c'était. A l'époque, j'avais encore des illusions, j'espérais me marier en blanc, avoir des enfants – et puis, tu tombes sur ce genre de choses, que tu n'as jamais vues ou entendues. Je me souviens encore de mon premier baiser langue en bouche, j'avais 16 ans et j'ai pensé: «Quel porc!» Aujourd'hui encore, quand je le vois, je l'évite. C'est dire l'effet que ça m'a fait. Je ne savais pas ce que c'était. A 15 ans, un garçon m'a demandé: «Tu sais comment on fait les enfants? L'homme doit aller à la pharmacie pour acheter un liquide blanc, qu'il met ensuite dans la femme. Ça donne un enfant.» C'est quand même triste d'en savoir si peu à cet âge.

Un jour – c'était Noël –, j'ai téléphoné de Zurich chez moi, je pleurais. J'ai dit: «Père, viens me chercher. Je n'en peux plus.» Il est venu me chercher et j'ai de nouveau passé une demi-année chez nous.

*Est-ce que la ville de Zurich avait de bons côtés?*

Oui, j'aimais bien être à Zurich. Il me fallait toujours travailler. Nous n'avions pas beaucoup de temps libre, seulement une journée de congé et pas de vacances. J'avais une chambre chez une vieille dame. Aujourd'hui ils ont tous un appartement. J'avais aussi des amies ici. On allait au cinéma ou on sortait danser quelquefois.

*Comment as-tu trouvé ton premier emploi à Zurich?*

Mon premier emploi, c'était dans le salon de thé «Neuhaus» au Stauffacher. Je m'étais renseignée auprès d'un bureau de placement, il s'appelait «Büro Vera». Elle m'a noté quelques adresses par écrit. Le chef m'a alors dit: «Tu es tellement différente des autres. Tu ne jures pas, tu as de bonnes manières. Ta place n'est pas ici.» Ensuite, j'ai fait encore quelques boulots. J'ai fini par atterrir au «Autopark» à Schwamendingen. J'y suis restée dix ans, je faisais le service et je remplaçais le chef de temps à autre. Au bout de dix ans, mon frère est venu et m'a dit: «Tu es compétente dans ton métier. Mets-toi à ton compte.» Il m'a proposé de m'aider, j'ai cherché un restaurant et j'ai trouvé le «Letzi». Ça a merveilleusement marché.

Au «Letzi», c'était plutôt animé. A la table des habitués, il y avait souvent beaucoup de jeunes. J'avais un juke-box avec des disques qu'ils aimaient. Parfois, ça faisait du bruit bien sûr. Ça ne plaisait pas aux vieux qui râlaient à cause de la musique. J'ai dû choisir les jeunes. On a eu aussi de mauvais moments. Dans le restaurant, il venait toutes sortes de gens. Un jour, un homme a voulu me lancer son casque à la tête. Nous l'avons flanqué à la porte. Il a alors menacé de me démolir ma baraque. Quand ils étaient soûls, c'était terrible.

Le «Letzi» était un restaurant à la cuisine bourgeoise, un restaurant de quartier. Dans les premières années, c'était beaucoup mieux. C'étaient toujours les mêmes qui venaient, on était comme en famille. Plus tard, quand la drogue s'en est mêlée... Quand je m'allongeais l'après-midi, ils fumaient derrière la maison. Je ne savais pas encore à ce moment-là ce qu'était la drogue. Une fois, il y en a un qui est venu dans les toilettes et j'ai pensé: ça sent bizarre. Quelqu'un m'a dit: «Mais tu ne comprends pas ce qui se passe là en bas? C'est du haschisch.» Je suis descendue et j'ai menacé: «Si ça se passe encore une fois...» Les drogues, c'était terrible.

*Est-ce qu'il venait aussi des gens du Puschlav?*

Oui. A un certain moment, j'avais les «Progrigioni Italiano». 55 personnes. Je leur faisais des «pizzocheri» et de la salade mêlée. Les gens du Puschlav aussi, je leur cuisinais des «pizzocheri». A Noël, ils célébraient leur fête – entre gens du Puschlav. J'ouvrais pour eux uniquement. Nous avions un arbre de Noël, et tous les enfants du Puschlav qui habitaient ici y venaient. En automne, on faisait la «castagnata». Ils faisaient rôtir les marrons dans le jardin. Une fois par semaine, ils venaient taper le carton. C'était la belle époque.

*Tu as toujours été en contact avec les gens du Puschlav à Zurich?*

Pas beaucoup. Il y a une association. Quand j'ai repris le restaurant, ils venaient tout le temps. Ils ont chanté pour me dire adieu. C'était beau. Le «Coro alpestre». Ce sont des gens du Puschlav qui habitent ici. J'ai toujours beaucoup de plaisir à recevoir les gens du Puschlav.

*Et comment t'en es-tu sortie, toi qui étais mère de quatre enfants?*

Ma fille aînée a grandi chez ses grands-parents. Les trois autres étaient chez ma belle-mère la plupart du temps. C'était dur. Pour l'argent aussi. Je faisais le service, la plupart du temps le soir. Quand j'étais du service du matin, j'allais retrouver mes enfants. Quand j'avais congé, je les prenais chez moi. Je me suis toujours dit: «Bientôt, tu ne devras peut-être plus aller travailler.» Mais ça n'est jamais arrivé. Quatre voitures. L'une n'était pas plus tôt payée qu'il y en avait déjà une nouvelle. Je devais la payer. Mon mari n'a jamais aimé travailler. Sa mère l'a entretenu. Il fallait bien que quelqu'un gagne de l'argent. Pour les enfants, ce n'était pas bien. Plus tard, ils m'ont reproché de les avoir laissé grandir chez leur grand-mère. Maintenant ils comprennent, mais à une certaine période, c'était difficile.

Mon ex-mari buvait. Il est mort à 59 ans. Après j'ai eu Eddi, que j'avais connu au «Autopark». Il était cuisinier. Mais il avait vingt ans de moins que moi. Quand j'ai repris le restaurant, ça a été sa perte – la boisson cette fois encore. Il est mort à 39 ans, son foie était fichu. Quand je lui disais d'arrêter de boire, il disait: «J'irai jusqu'à 100 ans. Ça ne me fait

rien.» Je suis toujours tombée sur des hommes qui buvaient. Maintenant je suis bien avec Armand. Je ne souhaite rien de plus.

C'est comme ça que s'est passée ma vie. Avec des hauts et des bas. Ma belle-mère était absolument odieuse.

*Tu as gardé le contact avec Poschiavo durant toutes ces années?*

Quand j'étais mariée, j'allais toujours en vacances chez nous. Toujours dans la maison de vacances de mes parents. Les enfants y allaient avec plaisir. Et ça nous a fait du bien. Mon père payait tout. Mon ex-mari était tout à fait incapable de nous payer des vacances.

*Ton père t'a toujours soutenue?*

Oui, un peu. Je ne voulais pas dépendre de mes parents. Je travaillais, mais je devais tout payer. Mes maris m'ont «plumée». Tous les deux. Je serais riche aujourd'hui si je possédais tout ça encore. Mais c'est du passé.

En revanche, j'ai quatre enfants convenables. Cela aussi, ça a une grande valeur. J'ai un bon rapport avec mon fils. Et avec mes filles aussi. Les uns habitent un peu loin. L'aînée n'a jamais le temps. Mais elle téléphone toujours et quand elle vient pour quelques heures à Zurich, elle passe me voir.

*Comment s'est passé l'apprentissage de la langue allemande pour toi?*

A l'Ecole ménagère, j'avais pris des cours de cuisine. Le professeur nous expliquait ce que nous devions faire. J'ai demandé: «Qu'est-ce que ça veut dire?» Alors je me suis dépêchée de prendre des leçons. Je parlais l'allemand standard. Mais j'apprenais vite. Nous étions trois dans une chambre. Les autres filles venaient du Prättigau et de l'Oberhalbstein. Elles parlaient le véritable dialecte grison. Moi aussi, je l'ai vite adopté et je ne m'en suis plus jamais défait.

*Et quel était ton contact avec les Suisses allemands?*

Mon premier contact avec les Suisses allemands, c'était en Suisse romande. Il y avait des Suisses allemands dans l'école où nous suivions nos cours de français. J'ai remarqué que les Suisses romands n'aimaient pas beaucoup les Suisses allemands. Il y en a un qui m'a dit: «Si tu veux apprendre le français, il ne faut pas fréquenter les Suisses allemands. Il ne faut pas parler allemand tout le temps. Sinon tu n'apprendras jamais.» Alors j'ai commencé à parler un peu le français. J'avais une amie qui ne savait que le français. En l'espace d'une année, je parlais et j'écrivais le français à la perfection.

*Comment ont réagi les Zurichois à l'époque quand ils apprenaient que quelqu'un venait du Puschlav?*

Les uns disaient: «Le Puschlav, c'est en Italie?» Ou: «Vous habitez au diable vauvert?» C'est ce qu'on entendait quelquefois, qu'on entend aujourd'hui encore. Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas où ça se trouve.

*Et aujourd'hui tu te sens quoi?*

J'aime beaucoup Zurich. Ça fait bientôt 50 ans que je suis ici. Je me sens Zurichoise, mais Poschiavo c'est toujours ma patrie. J'ai les deux.

*Beaucoup de gens viennent de nombreux pays en Suisse. Comment vois-tu la coexistence à l'avenir?*

J'aimerais qu'il n'y ait pas autant d'étrangers. En ce moment, c'est assez terrible. La criminalité et tout. Ça n'existait pas à Zurich auparavant, en tout cas pas dans ces proportions.

*Que faut-il pour que ça marche?*

Il faut de la tolérance. Et savoir s'adapter. On doit toujours penser que ce sont des hommes comme nous. Je suis toujours gentille envers tout le monde; envers les noirs aussi quand je suis à l'étranger.

*Tu as engagé du personnel étranger dans ton restaurant?*

Pendant trois ans, j'ai eu une Portugaise, une fille bien. Comme son mari et elle ne trouvaient pas d'appartement, ils ont habité chez moi. Lui m'aidait pour la cave. C'étaient des gens vraiment bien. J'ai eu un Yougoslave aussi. J'étais très satisfaite de lui aussi.

